Conférence inaugurale
(Théâtre municipal de Fontainebleau)

Gérard GAROUSTE, membre de l'Académie des beaux-arts, président d'honneur et fondateur de l'association La Source et
Eric DE CHASSEY, directeur général de l'Institut national d'histoire de l'art

Libre retranscription, par Anne AMSALLEM et Alayne GISBERT-MORA, Académie de Poitiers

L'ouverture de l'université de printemps d'histoire des arts 2021 accueille pour la conférence inaugurale de sa dixième édition l'artiste Gérard Garouste dans la salle du théâtre municipal de Fontainebleau. La thématique cette année est « Le plaisir à l'œuvre » et dans cette perspective Eric de Chassey mène la discussion pour revisiter son parcours à partir de quelques questions essentielles de son travail et le questionne sur son parcours d'artiste.

Gérard Garouste est peintre, membre de l'Académie des beaux-arts, président d'honneur et fondateur de l'association La Source qui fête son 30ème anniversaire.

EDC : Que peut-il en être du plaisir contrarié ou de la contrariété comme source de création ?

GG : avant de parler des beaux arts, ma vie est fondée sur un échec. L'échec est un phénomène fondateur. J'ai fait les beaux arts parce que j'ai raté mes études (et pour échapper au service militaire !). J'aurais rêvé d'être médecin , architecte ou entomologiste, mais la seule chose qui m'a été accessible fut la peinture pour laquelle le bac n'était pas nécessaire.
Je suis rentré aux beaux-arts mais on n'apprenait rien à l'atelier alors que j'aurais adoré avoir un enseignement académique. Si j'ai fait une carrière artistique c'est parce que je ne pouvais pas me fier à ma tête mais seulement à mes mains. Mes mains c'est ma vie.

G. Garouste, Orion le classique et Orion l'indien, Huile sur toile, 250 x 295,5 cm, 1981, Centre Pompidou

Ma 1 ère expo qui tournait autour du classique et l'indien. Cette peinture, le rêve et l'indien, est issue d'un rêve où deux sortes d'hommes s'opposaient : les classiques et les indiens. Non pas les classiques et les modernes mais classiques et les indiens. On peut voir un jeu de mot entre cacique et classique. Un cacique est quelqu'un qui réussit partout, un chef. L'indien est au contraire un marginal, qui se situe du côté de la ruse, de l'inconscient et aussi de l'art. Finalement il y a une issue du côté de l'échec et l'art est de ce côté.

G. Garouste, Adhara, huile sur toile, 130 x 195 cms, 1981

Les premières expositions ont tourné autour de ce thème jusqu'à ce que Léo castelli, le plus grand marchand américain, remarque mon tableau *Adhara*, ce qui m'a catapulté sur la scène internationale.

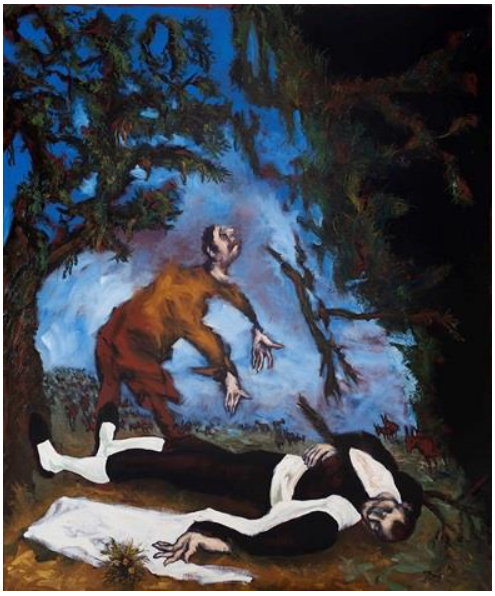
EDC : le premier tableau que j'ai vu est *Sainte Thérèse*, en reproduction dans Flash Art. Je pensais que la peinture, le religieux, le sujet historique, la gestualité, tout ça était fini. L'art conceptuel était en vogue et cette rencontre avec sainte Thérèse a bouleversé tous ses repères. J'ai eu l'impression de voir une bande dessinée. Il était donc possible de retrouver une sorte de plaisir de la peinture. Pouvez-vous nous parler du retour à la peinture dans ce contexte conceptuel ?

GG : je découvre l'art conceptuel, et les entretiens de Marcel Duchamp par Pierre Cabanne. C'est un coup de poignard car je m'imaginais peintre classique. Dès lors je suis dans une impasse: si désormais un urinoir peut être une œuvre, alors que faire ? J'aime la métaphore du jeu de l'oie avec son retour à la case départ. Après être passé par la « prison » de l'art conceptuel je reviens à la question fondamentale : Qu'est ce qu'un tableau ?
J'ai réappris à peintre en imitant les anciens, Poussin, le Tintoret... L'origine du tableau n'est pas l'empreinte de la main c'est le siècle d'or, avec l'ébauche, l'empâtement, les glacis, et les genres, il faut redéfinir les sujets, les nus, les paysages. Sainte Thérèse d'Avila en oraison a été commandée pour le quatrième centenaire du décès de la sainte castillane. J'ai visité un couvent pour trouver l'inspiration. Martens a fait un catalogue et a vu dans ma peinture quelque chose de l'ordre du dévoilement.

EDC : L'analyse de Martens est en effet que dans ce tableau, au-delà des images a priori incohérentes il y a de multiples références (Le Tintoret, le Bernin, Ste Thérèse)
Dans votre peinture il y a une forme de correspondance avec des peintres ou écrivains de l'histoire de l'art.
Quand on est peintre, que rajoute, ou pas, cette présence, ces dialogues, avec l'histoire de l'art ?

G.G : le tableau est avant tout une intertextualité entre deux histoires qui, en apparence, n'ont rien à voir entre elles.
La lecture du talmud soulève le principe de causalité. Le talmud n'est pas un livre de philosophie mais de philologie : il est avant tout question de lettres.
Ce qui m'intéresse ce n'est pas forcement le sujet. La mythologie grecque, comme la mythologie biblique, raconte de belles histoires, avec des choses qui ne sont pas à lire au premier degré.
Les histoires ne sont pas essentielles, elles sont écrites pour mettre les mots en valeur. C'est pareil pour mes peintures : mes peintures ne sont pas importantes mais sont là pour inviter à mettre une histoire en question. Le peintre est là pour poser des questions que d'autres maîtres ont soulevé. Je suis un médium entre Walter Benjamin, Kafka et le spectateur

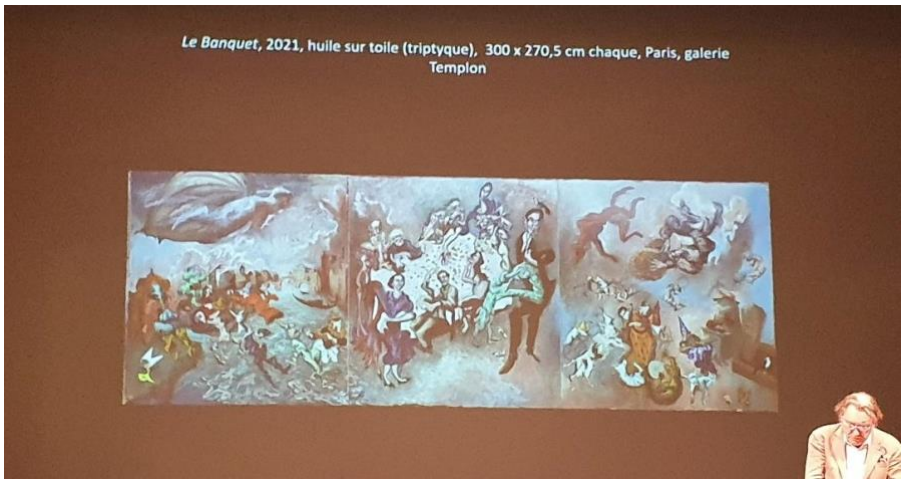
EDC : le tableau de Manet est-il important pour cette intertextualité dans le tableau du toréador ?



G. Garouste, L' autre et le toréador, Huile sur toile , 660,4 x 546,1 cm, 2019, Galerie Templon

GG : Dans la peinture les images sont comme des mots. Ce toréador mort est tiré du tableau de Manet, qui lui même vient d'un tableau de Goya. C'est une image subliminale de la mort dont on ne retient que l'essentiel. Ce qui se passe dans la partie supérieure est aussi une mise en scène du principe de causalité et une manière d'aborder un point essentiel dans la peinture que j'aborde en ce moment dans l'exposition de Templon.
Marc Alain Ouaknin analyse les textes de la pensée juive en les mettant en dialogue avec des auteurs de la littérature ou de la psychanalyse.
La plus vieille synagogue de Prague d'appelle « Alt- neu shul »: il y a là un jeu de mot entre ancien et nouveau. En allemand quand on associe l'ancien et le nouveau, cela créé un nouveau concept. J'aime bien cette idée car cela permet de dépasser la querelle des anciens et des modernes. On se débarrasse du mot avant garde , du mot passéiste, il y a toujours des gens qui arrivent pour dire que tout ce qui a été fait est dépassé (Yves Klein par exemple). Les modernes avec leur esprit de nouveauté seront totalement désuets pour les générations suivantes. Pour Kafka, avec l'Alt neu schul, on est au-delà du temps. Cette notion pourrait faire l'objet d'un manifeste. Dans ce tableau on retrouve le mélange de l'ancien et du nouveau : l' altneue est à développer sous forme de manifeste.

EDC : Duchamp écrit « bête comme un peintre ». Au contraire, vous êtes nourri de textes, de mots, de lettres. Vous avez vous même écrit des textes, ou fait des lithographies mêlant images et textes. Qu'en est-il de cette intertextualité dans les œuvres elles-mêmes ?



GG : j'ai une grande admiration pour marcel Duchamp, très iconoclaste dans sa manière de supprimer l'œuvre : c'est extraordinaire ! En philo j'ai toujours été rassuré par Roland Barthes : un mot se définit par une cinquantaine de mots dans le dictionnaire et on peut faire le tour du dictionnaire en allant de définition en définition sans avoir la définition du premier mot. En art la boucle est bouclée
Le banquet s'inspire de l'univers de Kafka relu par Walter Benjamin et Ouaknin. Ce dernier a développé un Kafka que peu de gens connaissent : un Kafka kabbaliste, très impliqué et imprégné par son judaïsme. J'ai voulu remettre cela dans le tableau.

EDC : pouvez vous nous parler de l'association « La source », crée en 1991 en Normandie

GG : l'association a été crée pour les enfants défavorisés. Le but c'est de mettre en relation un enfant, un artiste et un éducateur. Un artiste et pas un prof ! Le prof transmet. L'artiste et l'enfant sont dans la même dynamique, c'est ludique. Monter des projets qui font rêver les enfants, on est dans l'Utopie, il s'agit de créer quelque chose à partir de l'imaginaire.

EDC : qui sont les enfants qui viennent ?

G.G : Ces enfants viennent d'un milieu très difficile, et on peut faire un parallèle avec mon histoire car l'art a été ma seule issue. C'est mon échec qui a fait qu'on m'a envoyé à la campagne en Bourgogne. Avec Elisabeth ma femme on a crée cette association qui a dix lieux en France aujourd'hui. Au départ il n'y avait que des artistes plasticiens mais aujourd'hui tous les genres artistiques peuvent se développer. Le plaisir de peindre est venu avec le temps. Au départ je n'étais pas plus doué avec la peinture qu'avec les dictées. Je dessinais bien mais la couleur était quelque chose de douloureux pour moi. Avec le temps j'ai appris à peindre en allant dans les musées, en observant de très près les tableaux du Tintoret. *La translation du corps de Saint Marc* à l'Académie de Venise, est pour moi la référence absolue. Tintoret, Le Gréco, Goya, Manet sont mes maîtres. L'expérience vient avec le temps, maintenant je m'amuse...mais il n'y a pas longtemps que je m'amuse.